

TEMPERATURE

Du 25 février 1903.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 25 février.—Indications pour la Louisiane.—Temp. — pluie jeudi; vents vifs de l'est à sud; pluie et plus froid vendredi.

A Propos des Jeux

ET DE

LA LOTERIE.

Le temps est le plus grand ennemi de l'homme. Entre ces deux adversaires la lutte est implacable et interminable, et nous sommes réduits à la nécessité de le taquer pour n'être pas tués par lui.

Nous n'avons à notre disposition que deux moyens de nous débarrasser de ses étreintes.—le travail qui nous procure les satisfactions de l'amour-propre et de l'intérêt, et le plaisir qui nous fait souvent oublier les tristesses et les misères de l'existence.

Le travail est ennoblissant et enrichissant, mais c'est en même temps triste et fatigant.

Après avoir bien peiné, l'homme a besoin de se délasser et de reprendre des forces nouvelles, pour poursuivre son labeur. Il a, pour y arriver, mille ressources à sa disposition, et bien maladroits, bien à plaindre ceux d'entre nous qui ne savent pas en tirer profit.

Par eux-mêmes donc et en principe, tous les plaisirs sont permis et même recommandés, pourvu qu'ils ne blessent pas la morale et ne troublent pas la société religieuse, civile ou politique. C'est ainsi que nous venons, à la Nouvelle-Orléans, de traverser, au milieu des acclamations des populations de l'Union, une période de distractions enivrantes et de fêtes grandioses qui, une fois de plus, nous ont relégués dans l'estime du pays.

Qui donc aurait jamais l'idée de frapper d'interdiction les jeux, même ceux de hasard, s'ils étaient honnêtement conduits, sagement pratiqués; la passion, d'un côté, le vol et la fraude, de l'autre, ne produiraient pas tant de catastrophes et n'engendreraient pas tant de ruines?

Certes, nous ne sommes pas collet-monté; nous n'affichons pas hypocritement une austérité de parade qui n'est ni dans nos idées, ni dans nos habitudes; une vertu mensongère qui ne s'exerce qu'à notre profit et aux dépens d'un commerce honnête et légitime, mais il ne nous faut pas non plus tomber dans un excès opposé et soutenir et protéger des trafics odieux et honteux qui ont pris des proportions monstrueuses et s'exercent effrontément, à distance, à ciel ouvert, sous les yeux de l'autorité qui s'en tait sa complice, et par l'intermédiaire d'une grande institution, comme la poste, que cette complicité déshonore.

Ce qui prouve la dangereuse toute puissance de ce genre de jeu que l'on appelle la loterie, c'est la série de poursuites auxquelles elle a pu résister victo-

riusement depuis et longtemps. Il a fallu épouser tous les genres et tous les degrés de juridiction pour venir à bout de cet hydre aux mille têtes qui renaissent sans cesse, à mesure qu'on les abattait. On ne peut que féliciter la haute justice de la victoire suprême qu'elle vient de remporter en supprimant tous les agents de loterie qui pullulaient dans le pays, y empoisonnant tous les esprits et y corrompant toutes les mœurs.

LES Négociations Vénézuéliennes.

Nous avons reçu, hier matin, de Washington des nouvelles intéressantes qui jettent quelque peu de lumière sur les obscurités presque insondables des négociations relatives au règlement des indemnités vénézuéliennes. Deux ou trois puissances qui se montraient plus impatientes, plus irréconciliables que les autres, avaient imaginé d'établir autour de la petite république de l'Amérique du Sud un blocus qui ne pouvait guère que retarder indéfiniment le règlement de cette affaire.

Le fait est que l'on a été obligé d'y renoncer, aujourd'hui que, bénévolement, sans nécessité, elles veulent obtenir un traitement de préférence et prétendent être payées avant les autres et plus que les autres. C'est sur ce détail que roulent actuellement les négociations devenues plus difficiles que jamais.

Le ministre des Etats-Unis, M. Bowen, qui, au cours de ces discussions, a fait preuve de tant de bon sens et d'adresse, vient d'imaginer un expédient qui fait le plus grand honneur à sa loyauté et à sa perspicacité. Il demande que l'on abandonne l'élection des arbitres au Tzar, qui est le véritable père du tribunal d'arbitrage, et c'est cette proposition que semblent adopter en grande majorité les puissances intéressées.

C'est par là qu'avaient commencé les négociations, c'est par là qu'elles devaient se terminer. C'était bien la peine, en vérité, de troubler ainsi une situation qui était en elle-même extrêmement simple et de risquer de mettre les deux mondes en feu, pour en arriver à un pareil résultat. Puisse-t-il y avoir un tribunal d'arbitrage, qu'on le laisse donc fonctionner comme il en a le droit, et comme c'est le Tzar qui a en la gloire de créer cette belle institution, c'est bien le moins qu'on l'invite à faire le choix des premiers arbitres. Ce sont les Etats-Unis et le Tzar qui recueilleraient l'honneur de ces négociations.

Les bienfaits hygiéniques du tramway.

Qui s'en doutait, que le tramway électrique purifierait l'atmosphère des rues?

Un médecin viennois vient cependant de démontrer, dans une revue, les propriétés hygiéniques des tramways. Tout le monde a constaté qu'il se produit entre les rails et les roues des décharges d'électricité, manifestées par de grosses étincelles. Ces étincelles, d'après le médecin viennois, transforment en ozone une partie de l'oxygène atmosphérique, et l'air des villes en devient plus pur, plus sain,

plus vivifiant, comme, après un orage, celui de la campagne. Ces savants ne doutent de rien et semblent parfois un peu abusés de la crédulité du public!

La médication par les poulets.

Vous prenez une poule saine et bien constituée, la séquestrez et lui servez, mêlé à ses aliments, le médicament ordonné par le médecin.

La poule ainsi traitée sert bientôt la drogue dans un véhicule aussi agréable que le plus doux des sirops et plus facile à digérer par les estomacs les moins actifs.

Le véhicule, c'est l'œuf. Les anémiques sont très nombreux. Le traitement qui a le plus de chances de réussite est le traitement à base de fer. Mais le fer est très difficilement digéré par les estomacs d'anémiques, généralement atones.

Vous voulez voir enrichir les globules sanguins du malade par le fer?

Donnez à la poule une nourriture à base ferrugineuse et elle pondra des œufs anti-anémiques.

Avez-vous besoin de dépuratifs, mêlés à la nourriture des poules de l'huile de foie de morue et vous aurez des œufs dépuratifs qui seront pris sans répulsion par les enfants les plus délicats. Telle est la nouvelle découverte ou la bonne blague lancée par un médecin napolitain.

UNE DIALE DE VILLAGE.

Les journaux russes ont raconté, il y a quelque temps, la mort tragique d'une paysanne d'Ouchontcha (province d'Olonetz), dont les pressions cynégétiques défrayeront pendant de longues années les conversations des chasseurs de la contrée.

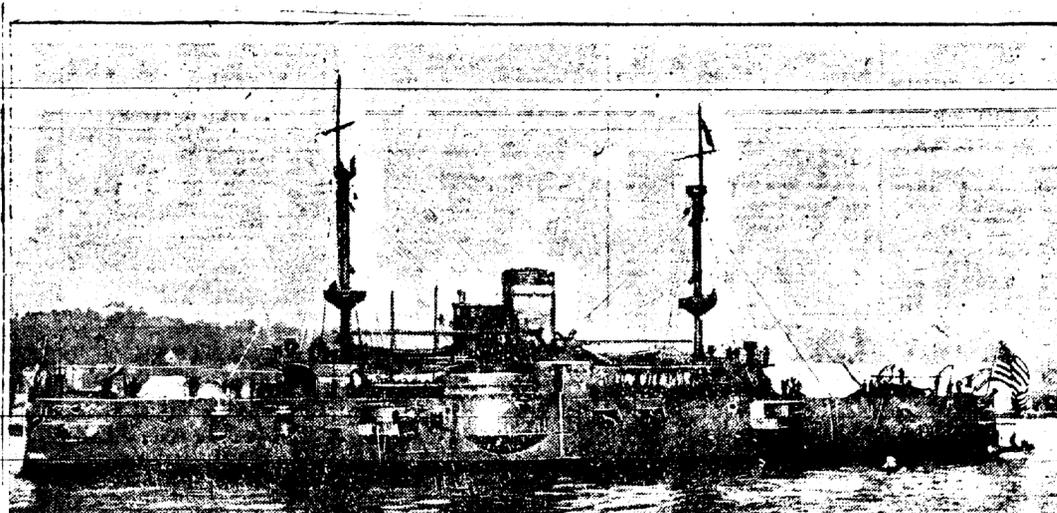
Jeune et jolie, d'apparence plutôt frêle, Solomonide Grigoriévna cachait, dans une tête d'oïseau, une énergie de héros. Inaccoutumée à la fatigue et à la peur, fort adroite au tir, elle faisait tout le long de l'année une guerre acharnée au poil et à la plume, et rentrait régulièrement de ses excursions, en plaine ou sous bois, les bras et le carnier chargés de gibier.

Sa chasse préférée était celle de l'ours, laquelle failhit une fois lui coûter la vie. L'hiver dernier, un de ses chiens ayant débâché à l'improviste un de ses amants, Solomonide le tira et le blessa grièvement. L'ours pourrissait par les chiens, que Solomonide excitait de la voix et du geste, alla se tapir dans un fournil, laissant des traces de son sang sur la neige.

Quand il se vit rejoint et découvert, l'ours, se dressant sur ses pattes de derrière, se jeta sur la paysanne pour l'agripper. Solomonide n'eut que le temps d'épauler pour servir l'animal, qui vint rouler à ses pieds, le crâne ouvert.

Or, un jour, il advint que Solomonide, dont l'exactitude était passée en proverbe, ne revint point au logis à l'heure du souper. La nuit venue, son mari, pris d'inquiétude après une longue attente, réveilla ses voisins et, muni d'une lanterne, partit sur les traces de la paysanne.

On trouva son cadavre sur la lisière de la forêt. Solomonide, en glissant sans doute, avait fait



Le cuirassé américain "Texas", qui lève l'ancre aujourd'hui après un séjour d'une semaine dans notre port.

partir son fusil et reçu la décharge en pleine poitrine.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

Enfin la saison du carnaval est passée; Mardi-Gras est mort; Rex s'en est allé triomphalement. Nous lui souhaitons cordialement un bon voyage ainsi qu'un prompt et heureux retour et nous revenons à nos théâtres qui, dès ce soir, repréentent leur ancien empire.

THEATRE DE L'OPERA.

"Mignon" ne vieillira jamais; c'est tout un poème d'une naïveté charmante qui nous enlèche et nous donne des sensations semblables à celles que nous ressentions, dans notre jeunesse, à la lecture d'œuvres pures, simples et exemptes de situations équivoques et risquées. Quant à la partition d'Ambroise Thomas, elle s'impose par la grande suavité des motifs. La représentation de l'opéra à la matinée d'hier a été bonne.

Hier soir nous avons assisté à un spectacle très varié composé de "Cavalleria Rusticana", de "Paillasson" et de "La Navarraise". Il est inutile de dire que l'interprétation des trois opéras n'a rien laissé à désirer et que la représentation dans son ensemble a marché de façon à satisfaire les plus exigeants.

Aujourd'hui en matinée, "Le Trouvère". Ce soir, clôture de la saison par "Cendrillon".

BUSSIÈRE ROUX.

THEATRE CRESCENT.

Les quatre Colan, frères et sœurs, font toujours merveille au Crescent dans la délicate pièce "The Governor's Sea". Hier a eu lieu la matinée qui n'a pas été donnée mardi; il y aura foule à ce théâtre.

Les étrangers sont encore nombreux parmi nous. Ils circulent dans nos rues pendant la journée et le soir ils remplissent nos théâtres.

GRAND OPERA HOUSE.

"Shall We Forgive Her" est dédicé à la pièce la plus courue de cette semaine, grâce au talent qu'y déploie Miss Marie Wainwright dans le rôle principal.

ST. CHARLES ORPHEUM.

A l'Orpheum, toujours le même défilé d'artistes qui jouent, chantent et dansent à la grande joie des spectateurs. Après la Fontaine de Jeunesse vient The Salt Cellar de Miss Lillian Barkhardt et les processions des fameux tireurs Wagona et Frank.

On sait qu'il y a matinée tous les jours à l'Orpheum.

MOTS POUR RIRE

M... un vieux beau qui a eu jadis des succès, morigénait hier son neveu. —Vois-tu, conclut-il, dans notre monde, l'honnêteté est de règle absolue, mais l'habileté est également indispensable. —Bien, mon oncle, mais en quoi consiste l'honnêteté? —A remplir tous ses engagements. —Et l'habileté? —A n'en prendre aucun.

Rapineau, un avare deffé, s'était décidé à faire à sa femme un cadeau pour le Jour de l'An. —Voyons, lui avait-il dit, que veux-tu que je te donne? —Je ne sais pas, moi, m'en écrier. —Et bien! s'empressa de s'écrier l'avare, je te donne... un an pour réfléchir.

A un dîner, un monsieur dont la physionomie ne respire pas précisément l'intelligence roula des yeux effarés, en se tournant à droite et à gauche. —Vous avez perdu quelque chose? lui demanda sa voisine en souriant. —Non! Je cherche les cornichons. —Ah! c'est cela, riposta la dame sans indulgence, je vois bien que vous n'êtes pas dans votre assiette.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris. —SOMMAIRE DE LA — Livraison du 15 février 1903.

I. — Vers Bénarès, dernière partie, par Pierre Loti, de l'Académie française. II. — Les Prussiens en 1813. — L'Armée de Silésie, Blucher et la Katz-

bach, par M. Godefroy Cavaignac. III. — L'Insulte Effort, troisième partie, par M. Edouard Rod. IV. — Le Maroc d'autrefois. — Les Corsaires de Salé, par M. le comte Henry de Castries. V. — La Religion comme Sociologie, par M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française. VI. — En Russie. — Industries de village, par Th. Bentzon. VII. — Questions Scientifiques. — L'Alcool, aliment ou poison, par M. A. Dastre. VIII. — Le Docteur Schaeppman, par M. Charles Benoist. IX. — Revue Littéraire. — Madame de Staël et Napoléon, par M. René Doumic. X. — Revues Etrangères. — Beethoven et Schubert, à propos d'une nouvelle biographie de Schubert, par M. T. de Wyzewa. XI. — Chronique de la Quinzaine, histoire politique. — par M. Francis Charmes. XII. — Bulletin Bibliographique.

Un détachement de soldats envoyés au secours de gardes a tiré sur la foule qui s'est dispersée, laissant morts et blessés sur le terrain.

Condamné à mort.

Louisville, Kentucky, 25 février. — Un noir du nom de Henry Smith, alias Henry Williams, a été condamné à mort aujourd'hui à la cour criminelle de Louisville pour avoir fait sauter une femme blanche. Le jury est resté en délibérations quinze minutes.

L'ABELLE — DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12. — Un an \$360. — 6 mois \$180. — 3 mois \$90. — Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15. — Un an \$450. — 6 mois \$225. — 3 mois \$112.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parabonement le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. — Un an \$18.00. — 6 mois \$9.00. — 3 mois \$4.50. — Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$4.00. — Un an \$24.00. — 6 mois \$12.00. — 3 mois \$6.00. — Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît chaque dimanche dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par LES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PROLOGUE

Le Naufrage.

II

PIERRE DE SOMMERSEUSE.

Suite.

Vingt minutes après, il entra dans le village et se diri-

geait, sans hésiter, vers la maison de la mère Grandlieu.

La brave femme, curieuse comme toutes ses semblables, l'avait vu venir de loin.

Elle demeura sur le seuil de sa maison pour mieux l'examiner au passage.

Il marchait justement droit à elle.

— Vous êtes bien madame Grandlieu, n'est-ce pas? demanda-t-il d'une voix aimable.

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Alors, entrons, répliqua l'inconnu, d'un ton décidé, en poussant doucement la brave femme à l'intérieur de son logis.

Surprise de cette entrée en matière, elle le vit poser son chapeau, son pardessus et sa canne, prendre délibérément une chaise de paille et s'asseoir sans y avoir été invité.

— Madame, reprit ensuite le singulier visiteur, j'ai à causer sérieusement avec vous.

A ces mots, la mère Grandlieu, par un effort de volonté, ressaisit son sang-froid.

En même temps, elle examinait fort attentivement son interlocuteur, comme si elle voulait graver ses traits en sa mémoire ou essayer de le reconnaître.

Subitement, les recommandations de Berthe Duroc, au sujet de l'enfant dont elle avait accepté la garde, lui revinrent en mémoire.

L'homme ressemblait au portrait tracé par la femme de chambre.

Elle résolut de se tenir sur ses gardes.

— Vous avez ici un enfant? demanda l'inconnu d'un accent autoritaire.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

— Vous allez le savoir tout de suite.

Je viens de la part de Me Ledroit, notaire de la famille de Sommerseuse.

— Je ne connais pas ce M. Ledroit dont vous me parlez, ricana la mère Grandlieu.

— C'est le notaire de la famille à laquelle appartient l'enfant qui vous a été amené, il y a cinq ou six jours.

Je suis le premier clerc de ce notaire.

— Tant mieux pour vous; mais qui vous a dit que l'on m'avait amené un enfant?

— Ceci importe peu, nous sommes bien renseignés, vous le voyez.

Or, cet enfant, le fils légitime du marquis de Sommerseuse,

vous a été confié indûment par une femme n'ayant pas qualité pour cela.

Je viens vous le réclamer. A ces derniers mots, la mère Grandlieu parut embarrassée, hésitante à répondre.

Elle se mit à réfléchir, sans souci de la fixité du regard que l'inconnu dardait sur elle.

Si cet homme était bien, comme il le disait, le premier clerc du notaire de Sommerseuse, peut-être venait-il réellement, en vertu d'instructions légales, rechercher le petit Pierre.

En refusant de lui remettre l'enfant, elle risquait de se compromettre, de se créer de grosses difficultés avec la justice.

D'autre part, l'examen dont elle avait enveloppé l'inconnu l'avait incitée à penser qu'il pouvait bien être l'homme dangereux dépeint par Berthe Duroc; c'est à dire le comte de Bersac.

— Petit, blond, l'air délicat. — L'autre aussi.

Cette réponse naïve trahissait la vérité.

— Allons, trêve de finasseries, dit durement l'inconnu; on vous a fait votre leçon, mais vous venez d'avouer, sans vous en douter.

— Voulez-vous, oui ou non, m'amener l'enfant dont je vous parle, le petit Pierre de Sommerseuse?

— Pourquoi faire? — Ceci ne vous regarde pas.

— Je viens vous le réclamer au nom de sa mère, et en qualité de représentant d'un officier ministériel.

— Si vous refusez, vous pouvez, je vous en préviens, tomber sous le coup de la justice, encourir une peine sévère pour séquestration d'enfant.

— Tout ce que vous me dites là est bien possible, riposta la mère Grandlieu très calme et sagement décidée à la résistance, mais vous comprenez bien que je ne peux pas vous croire sur parole, moi.

Et puis, d'abord, je suis une pauvre femme ignorante de la loi; je ne voudrais pas me mettre dans l'embarras, sans savoir.

Attendez jusqu'à ce soir. Le maire du pays est allé à la ville, quand il sera de retour, nous irons le trouver ensemble.

Vous lui direz qui vous êtes et ce que vous voulez; moi, je lui dirai ce que je sais, par rapport

au petit. — Un verre ce qu'il décidera.

Jusqu'à-là, monsieur, je suis forcée de vous refuser l'enfant; ça se comprend bien, n'est-ce pas?

— Oh! est-il? demanda l'inconnu impatient.

— Oh! ils ne sont ici ni l'un ni l'autre; je les envoie dans les champs faire de l'herbe pour mes lapins.

— Vous mentez, répliqua durement son interlocuteur, en se levant brusquement.

En même temps, il montrait du geste, par la porte de derrière entrouverte, le jardin situé derrière la maison.

— Tenez, les voilà tous les deux.

La mère Grandlieu pâlit, d'avoir été prise en flagrant délit de mensonge, cependant causé par une loisible intention.

Il viennent de rentrer, sans que je les aie vus, dit-elle.

En effet, les deux gargonnettes, Paul Duroc et Pierre de Sommerseuse, s'exerçaient ensemble à grimper sur un petit arbre pour y cueillir des fruits.

L'inconnu les considéra, de loin, très attentivement, laissant disparaître, à mesure que se prolongeait cet examen, une expression de profond étonnement.

Les deux enfants, dans l'ensemble, se ressemblaient étrangement; tous deux étaient blonds, presque de même taille,

les traits également finés. Le plus petit devait être Pierre de Sommerseuse, l'autre l'inconnu, tressaillant involontairement et remué sans doute par des souvenirs insouvenables; ce doit être lui!

— Oh! si je ne suis pas moi-même, se retourna vers la mère Grandlieu, demeurée silencieuse et gênée.

— Alors vous êtes bien décidée à résister aux ordres du notaire et de Mme la marquise de Sommerseuse? demanda-t-il encore.

C'est mon devoir, monsieur. Comme je vous l'ai dit, nous verrons quand M. le maire sera rentré... pas avant.

— C'est bien! j'attendrai, répondit l'inconnu avec un accent de visible contrariété.

Puis il sortit très vite, sans même saluer la brave femme.